

L'alimentation carnée et ses conséquences écologiques

Author : Anne Frémaux

Categories : [Art & Société](#)

Date : 24 février 2015

Après avoir analysé le [problème de l'alimentation sous un angle éthique](#) dans un premier article publié il y a quelques semaines, il convient de prendre en compte sa dimension également écologique : le modèle de l'alimentation carnée, propre à nos sociétés occidentales, est-il extensible, du point de vue écologique, à l'humanité entière ?

Les premiers hommes, furent certainement poussés à manger de la viande *par nécessité* en raison de la rareté des ressources naturelles et de l'augmentation de la population humaine. L'homme « moderne » dispose aujourd'hui d'un arsenal de techniques et de denrées céréalières (pour certaines riches en protéines) qui lui permettraient, sinon de ne plus manger de viande du tout, au moins d'en diminuer largement sa consommation. Nous ne pouvons donc pas dire, d'un point de vue anthropologique et philosophique, que l'alimentation carnée est une *nécessité naturelle* pour l'homme.

D'autre part, on ne peut pas non plus affirmer, comme le font certains, que la suppression de l'élevage industriel (et le retour, par exemple, à des formes locales d'élevage) créerait une famine mondiale. Tout d'abord en raison de *l'immense gaspillage* qu'entraîne notre mode de production et d'alimentation industriel actuel. Force est de constater que nos poubelles sont remplies de vies industriellement détruites. Dans une analyse du ministère Français de l'agriculture et de la pêche du 9 mars 2009, intitulée « Lutte contre le gaspillage, une solution d'avenir ? » il est indiqué que chaque foyer américain gaspille en moyenne (étude de 2004) 14% du poids de ses achats alimentaires, ce qui correspond à 17 millions de tonnes chaque année. La restauration, les Fast-foods et les détaillants jettent, quant à eux, 27 millions de tonnes de nourriture chaque année. En Grande-Bretagne, un rapport remis au Premier ministre en juillet 2008 estime qu'un tiers de l'alimentation achetée serait jeté, l'essentiel étant pourtant encore consommable. Comme le dit très justement Jan Lundqvist, qui dirige le programme scientifique à l'Institut international de l'eau de Stockholm (SIWI) : « Dans les sociétés urbaines, nous avons perdu le contact avec la réalité. Les gens ne savent pas d'où vient leur nourriture, ni ce qu'il faut pour la produire : 10 à 15 tonnes d'eau sont nécessaires pour produire un seul kilo de viande de boeuf. Si l'on jette la moitié de ce kilo, cela signifie que l'on a jeté 7,5 tonnes d'eau. Récemment 500 tonnes de viande de boeuf avariée ont été récemment rapatriées aux Etats-Unis. »^[1]

La *distalité* et l'ignorance sont une nouvelle fois convoquées pour expliquer l'irresponsabilité de nos comportements « consommateurs » : nous ne savons pas et ne voulons pas savoir ce que nous consommons ni ce qu'entraînent nos modes de consommation. Il ne faut toutefois pas négliger la

difficulté afférente à une telle prise de conscience dans la mesure où le système de production est cloisonné et actuellement quasiment entièrement gérée par des multinationales qui organisent notre irresponsabilité. L'ensemble du système concourt en effet à l'occultation des ressorts qui l'organisent (travail admirablement réalisé par la publicité qui présente toute forme de consommation sous l'angle du plaisir, occultant la sueur et les souffrances qu'il y a derrière chaque production). Il ne peut y avoir d'action, de changement possible, sans connaissance, sans conscientisation préalable. Or, l'un des moyens de responsabiliser à nouveau les acteurs (producteurs et consommateurs), serait, comme le requièrent les écologistes, de revenir à des formes locales de production. Ainsi, chacun aurait à nouveau sous les yeux la chaîne de production et de consommation à laquelle il participe. Il y a un lien évident qui unit aujourd'hui l'amoralisme de nos sociétés et la dissolution des responsabilités permise par la mondialisation de nos modes de production et l'anonymat de nos relations.

D'autre part, la diminution de consommation de viande permettrait de nourrir la partie de la planète qui meurt aujourd'hui de faim : 70 % des terres agricoles sont en effet consacrées à la culture de céréales destinées à nourrir les bêtes que les pays riches vont consommer. Imaginons tout simplement que ces terres servent à nourrir les hommes... Qu'en penserait un « humaniste » ?

Dans son ouvrage, *Bidoche, l'industrie de la viande menace le monde*, précédemment cité, Fabrice Nicolino montre avec force les conséquences écologiques désastreuses de la consommation de viande : « Pour fabriquer une protéine animale il faut six à sept protéines d'origine végétale, car le rendement énergétique d'un animal est très faible. S'il faut toujours plus de céréales pour nourrir les animaux, ce sera au détriment des humains alors qu'un milliard de personnes ne se nourrissent déjà pas à leur faim. »^[2] Les données figurant dans cet ouvrage sont édifiantes. Citons pêle-mêle quelques unes d'entre elles : pour satisfaire la consommation de viande d'un Français, par exemple, il faut 659 mètres carrés de soja, qui sont, nous dit l'auteur, généralement « pris » en Amérique latine grâce à la déforestation intensive de l'Amazonie ; 18% des gaz à effet de serre d'origine anthropique dans le monde sont dus à l'élevage (l'élevage mondial émet plus de gaz à effet de serre que la totalité des transports humains, automobiles, bateaux et avions compris). Si les chinois et les indiens se mettaient à consommer autant de viande que nous, il faudrait craindre une explosion des chiffres de la faim, les terres agricoles destinées à la consommation humaine perdant encore davantage de terrain... »

Convoquons pour terminer sur ce point la parole de Lévi-Strauss qui avait déjà anticipé nombre des problèmes que notre société aurait à affronter :

« Dans un monde où la population globale aura probablement doublé dans moins d'un siècle, le bétail et les autres animaux d'élevage deviennent pour l'homme de redoutables concurrents. On a calculé qu'aux États-Unis, les deux tiers des céréales produites servent à les nourrir. Et n'oublions pas que ces animaux nous rendent sous forme de viande beaucoup moins de calories qu'ils n'en consommèrent au cours de leur vie (le cinquième, m'a-t-on dit, pour un poulet). Une population humaine en expansion aura vite besoin pour survivre de la production céréalière

actuelle tout entière : rien ne restera pour le bétail et les animaux de basse-cour, de sorte que tous les humains devront calquer leur régime alimentaire sur celui des Indiens et des Chinois où la chair animale couvre une très petite partie des besoins en protéines et en calories. Il faudra même, peut-être, y renoncer complètement car tandis que la population augmente, la superficie des terres cultivables diminue sous l'effet de l'érosion et de l'urbanisation, les réserves d'hydrocarbures baissent et les ressources en eau se réduisent. En revanche, les experts estiment que si l'humanité devenait intégralement végétarienne, les surfaces aujourd'hui cultivées pourraient nourrir une population doublée. »^[3]

Alimentation carnée et décroissance

Concluons que le problème de l'exploitation industrielle des animaux destinés à la consommation humaine est un problème qui intéresse profondément l'écologie philosophique, et ceci pour des raisons indépendantes d'un « sentimentalisme » naïf, concept généralement invoqué par les défenseurs de l'alimentation carnée pour décrédibiliser l'action des écologistes : tout d'abord parce que ce mode de consommation s'accompagne d'un gaspillage colossal et irresponsable des ressources naturelles (énergie, eau, terres...) et qu'il est ainsi révélateur d'une société consumériste qui n'a pas d'autre horizon que la destruction de ses ressources. Ensuite, parce que ce mode de consommation est légitimé par une conception humaniste dualiste qui exclut l'animal, et à travers lui la nature, des préoccupations éthiques.

Au terme de cette analyse, nous pouvons dire que la question du traitement industriel des animaux d'élevage résume à elle seule les trois principaux objectifs de l'écologie décroissante que nous promovons^[4], à savoir : La remise en question du modèle consumériste qui isole le consommateur du produit qu'il consomme (ici, l'animal) pour le déresponsabiliser ; La nécessité d'une ré-appropriation, par le sujet, de son *pouvoir d'opposition* face à des choix de société pseudo-rationnels, technocratiques et anti-démocratiques, faits *pour lui* (au double sens de « à sa place » et prétendument « dans son intérêt ») par le *triumvirat* économie-technologie-politique. Et enfin, la remise en cause de l'idéologie humaniste dualiste qui sépare l'homme de la nature pour mieux lui permettre d'asseoir sa domination sans partage sur celle-ci. Encore une fois, l'écologie ne peut se passer d'une remise en question des contradictions de l'humanisme moderne et de sa mécanisation du monde. C'est donc à un nouvel humanisme plus soucieux des formes de vie qui nous entourent et à une recomposition ontologique de notre rapport au monde qu'il nous faut nous atteler, vite, très vite, avant que les effets dévastateurs de notre insouciance et de notre voracité ne laissent place à une planète et à une humanité en état de désolation tant sur le plan matériel que sur le plan moral.

Pour donner encore à réfléchir, quelques phrases de végétariens célèbres :

« La grandeur d'une nation et son avancement moral peuvent être appréciés par la façon dont elle traite les animaux. » (Gandhi)

« Maintenant je peux vous observer en paix : je ne vous mange plus. »
(Kafka)

« Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical, qui se situe à un niveau si profond qu'il échappe à notre regard), ce sont les relations avec ceux qui sont à sa merci : les animaux. Et c'est ici que s'est produite la faillite fondamentale de l'homme, si fondamentale que toutes les autres en découlent. »
(Kundéra)

« J'ai rejeté la viande depuis très tôt dans mon enfance et le temps viendra où les hommes, comme moi, regarderont le meurtre des animaux comme ils regardent maintenant le meurtre de leurs semblables. »
(Léonard de Vinci)

"Tout comme Zénon, il me déplaît de "digérer des agonies". (Yourcenar)

[1] Jan Lundqvist, entretien Planetbleue info du 03/10/08

[2] Fabrice Nicolino, *Bidoche, l'industrie de la viande menace le monde*, Paris, *Les Liens qui Libèrent*, 2009.

[3] Claude Lévi-Strauss, « La leçon de sagesse des vaches folles », *Études rurales*, 157-158 | 2001, 9-14. [Online]

<http://etudesrurales.revues.org/27?lang=en>

[4] Voir [mes articles sur iPhilo](#)